

**Diane DUANER**

# **Le dernier wiski de Plombières**

**Roman policier**

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-7236-3

© Diane Duaner

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du  
contenu de ce livre.

# AVANT-PROPOS

*L'eau ne reste pas sur les montagnes,  
ni la vengeance sur un grand cœur*  
(proverbe chinois)

*Ne te venge pas, assieds-toi au bord de la rivière  
et tu verras le cadavre de ton ennemi passer*  
(Lao Tseu)

Les personnages de ce roman policier sont fictifs,  
tout comme les événements survenus  
dans cette charmante station thermale.

(L'auteur)

## PROLOGUE

**Paris, 20 Juillet 1937**

Paris ne m'avait jamais paru aussi engourdi, écrasé par la chaleur inhabituelle, semblable à ces villes andalouses aux rues délaissées par leurs habitants à l'heure de la sieste. Pas même un petit nuage blanc flânant dans le ciel. A l'inverse des rues étrangement désertes, le jardin du Luxembourg, que je voyais de la fenêtre, était rempli de familles cherchant un peu de verdure. Trop de monde ! me disais-je. Il n'y aura pas même un banc de libre. Installé confortablement dans un fauteuil de notre salon, je m'étais mis à lire la gazette.

La chaleur suffocante m'oppressait cependant moins que les nouvelles de ce journal d'où montaient d'infâmes bruits de bottes. Il me semblait qu'ils commençaient à empoisonner perfidement ce charmant salon. Ces articles me donnaient des frissons d'angoisse, ne parlant que de mésententes entre les pays, de la montée du fascisme, des menaces grandissantes en Europe.

Se pouvait-il qu'à peine vingt années après la fin de cette guerre atroce qu'on avait appelée « la Der des Ders », il puisse se produire un autre conflit meurtrier entre les nations ?

Bizarrement, personne ne semblait croire à un nouvel enfer sur terre, à part moi. La semaine dernière encore, nous avions discuté de cette ambiance délétère qui planait sur l'Europe avec mes collègues. Ils ne croyaient pas un seul instant que le monde puisse être assez fou pour se lancer dans une nouvelle guerre alors que le souvenir de la précédente, véritable cataclysme, était encore dans toutes les mémoires.

Dana, mon épouse, cherchait à me rassurer. Fredonnant du matin au soir, elle faisait partie des optimistes par nature.

Elle continuait de prétendre qu'elle ne croyait pas à une nouvelle guerre en Europe mais je remarquais que, comme instinctivement, elle nous poussait à toute occasion, à séjourner le plus à l'Ouest possible, vers la Normandie ou la Bretagne. Surtout depuis le mois dernier, où elle avait fait, pour la première fois, un séjour dans le pays d'Europe orientale d'où provenait sa mère.

Voilà que le journal s'abaissait lentement et qu'apparaissaient deux grands yeux de lémurien. Le visage hilare de ma petite Louison me sortit illico de mon vague à l'âme.

- Arrête de lire le journal, mon p'tit papa, cela te donne l'air revêché. Tu es moins beau. Parle avec moi.

Elle attrapa le journal, commença à le chiffonner sans me lâcher du regard, puis, encouragée par ma passivité, elle le déchira, le roula en boule et le jeta vers le fond de la pièce.

- Voilà ! fit-elle avec ce sourire désarmant auquel je n'avais jamais su résister.

Louison, que j'avais toujours appelée Louise, était l'aînée de nos trois enfants. Elle venait d'avoir onze ans, en paraissait à peine huit, tant elle était frêle. Ses deux frères, beaucoup plus jeunes, solides gaillards, la dépassaient maintenant d'une tête. Elle gardait cette minuscule silhouette, ce visage émacié qu'elle devait à une enfance marquée par la maladie chronique. Nous avions failli la perdre dès sa naissance. Au moins deux fois par la suite, son état avait nécessité des soins en hôpital.

Son regard triste fixé sur moi quand je lui tenais compagnie près de son lit était gravé pour toujours dans mon esprit. Cette enfant était devenue mon adoration. J'aurais sans hésiter donné ma vie dans ces moments-là pour qu'elle guérisse, pour qu'elle ne souffre pas ainsi sans l'avoir mérité. Je lui lisais des contes à longueur de soirée mais, très vite, ce sont les histoires vraies qu'elle réclamait. Et, comme elle était toujours en état d'inappétence, je faisais du chantage. Une histoire seulement si elle acceptait de manger son repas jusqu'au bout.

Mon épouse, comme pour contrebalancer la préférence que je ne cachais pas pour notre fille, s'était consacrée, année après année, davantage aux deux garçons. C'était un accord implicite entre nous qui nous était venu tout naturellement.

Avec son museau pointu, son teint blême et ses cheveux trop fins, Louise n'était sans doute pas la plus jolie fillette de Paris mais j'étais sûr qu'elle était la plus intelligente.

Les enfants qui ont souffert témoignent d'une maturité cent fois plus précoce que les gamins plus chanceux. Louise montrait, sur bien des sujets, une réflexion qui dépassait même celle de maints adultes. Jamais rien de superficiel dans son comportement.

À présent, elle était là, s'installait sur mes genoux, souriante, et le monde redevenait lumineux. Elle était vêtue d'une robe marine qui la rendait encore plus pâle. Si émouvante.

- Tu ne souffres pas trop de cette chaleur ? m'inquiétai-je.
- Bof ! Non... Je veux dire, si, si ! Il fait étouffant à Paris. C'est quasi invivable.
- Tu n'as plus longtemps à supporter l'air de Paris, ta maman a tout prévu. Nous partons tous deux après-demain vers la mer, pour la rejoindre en Bretagne. Dès que j'aurai terminé mes dernières tâches.
- Si maman écoutait un peu ce que je dis, elle saurait que je déteste la mer.
- Oh ! C'est nouveau ?
- Bien sûr que non. Je hais les plages depuis ma naissance. Peut-être même avant ma naissance, quand j'étais encore dans son ventre ... Car j'ai lu des livres sérieux là-dessus, le fœtus ressent tout comme s'il était déjà venu au monde.
- Ah ! Toutes ces théories nouvelles, critiquai-je pour la taquiner. Les scientifiques rivalisent d'un modernisme effréné pour nous surprendre chaque jour. Et je vois bien que tu lis leurs élucubrations avec délectation.
- Ils ont raison. Toi, papa, tu es trop littéraire. Moi, je veux être une scientifique.
- Ah, voilà encore une Marie Curie. Depuis qu'elle a ouvert une nouvelle ère pour la femme, on ne va plus avoir que des savantes. Et qui va nous faire à manger, dis-moi ?
- Oh, vilain papa, tu t'amuses à me mettre en colère... D'ailleurs moi je ne veux pas être chimiste, je veux être biologiste.
- Je m'en doutais un peu. Toujours ton microscope à la main, je t'ai vue disséquer tout ce qui a le malheur de traîner sur ton chemin, des araignées, des fleurs, des crabes l'an dernier durant

nos vacances. Comment un ange comme toi peut-il faire de telles choses ?

- C'est que je veux toujours savoir le pourquoi et le comment des choses, ou plutôt des vies... D'ailleurs je ne leur fais pas de mal, je ne les dissèque qu'après les avoir fait passer de vie à trépas très délicatement et sans douleur... Bon, parlons sérieusement. Je ne vais pas à la mer.

- Mais que va dire ta maman ?

- Laisse-la donc emmener vers les plages ses deux chouchous. Nous deux, nous restons ensemble, ailleurs.

- Comme tu y vas ! Tu dois penser à ta santé avant tout.

- C'est justement ce que je fais. Par cette chaleur j'ai besoin de la fraîcheur des montagnes.

- Admettons, marmonnai-je, déjà un peu convaincu. Et quelles montagnes as-tu en tête ?

- Nous irons dans les Vosges.

- Les Vosges ? Il n'en est pas question.

- Et pourquoi donc ?

- Parce que... euh...

Je cherchai une raison valable, ne voulant pas lui avouer mon inquiétude constante d'une guerre, qui commencerait inévitablement à l'Est.

Aller en Lorraine, maintenant ! Avec ces bruits de bottes plein le journal. La Lorraine, c'était si près de l'Allemagne. On avait vu durant la dernière guerre comme elle avait été meurtrie, en première ligne des atrocités.

Louison, imperturbable, faisait comme si elle n'avait pas entendu mon refus.

- Je peux te dire exactement où nous irons... A Plombières-les-Bains.



- Plombières ? Tu me prends au dépourvu avec ton idée soudaine. Il faut que nous réfléchissions, ta mère et moi. On en reparlera plus tard.

- C'est tout réfléchi, répondit-elle en me coulant un regard malicieux. En attendant, mon p'tit papa, comme on est là, tranquillement, raconte-moi mon histoire favorite.

- Je devrais être en train de corriger les examens de mes élèves, objectai-je. Mais bon, pour toi... Quelle histoire veux-tu que je te raconte ?

- Mais l'histoire du wiski de Plombières, bien sûr.

- Oh ! Je te l'ai déjà racontée cent fois.

- Ce que tu peux exagérer... A peine dix fois.

- Et combien de fois devrai-je encore te la raconter ?

- Jusqu'à... jusqu'à ce que nous ayons identifié le coupable des crimes commis.

- Voyons, tout est parfaitement élucidé. Le coupable a été clairement identifié et il s'est fait justice lui-même.

- Non, non et non ! Il y a plein de choses qui clochent dans ton récit.

- De quoi parles-tu ? demandai-je, étonné. Quelles choses ?

- Je te le dirai ... mais d'abord raconte à nouveau en tâchant de te souvenir de tous les détails, même les plus anodins. Les autres fois, on se demande si tu le faisais exprès, tantôt tu avais oublié tel ou tel indice, tantôt tu avais rajouté quelque chose de nouveau. Trouver un assassin, c'est du sérieux, tout de même. Attends avant de commencer, on va plonger le salon dans la pénombre pour que tu puisses te concentrer.

Elle se leva pour fermer les doubles-rideaux des fenêtres et revint s'installer sur mes genoux.

Un souffle de fraîcheur s'engouffra dans la pièce. Plombières. C'était il y a douze ans... Je revis les collines couvertes d'un merveilleux manteau givré comme sur les cartes de Noël. Le wiski tiré par Paulo, le courageux cheval qui se frayait difficilement son chemin dans la neige. Tout avait si bien commencé. Et puis, cette tourmente se déchaînant autour de nous...